

jeunesse, être presque jolie ; aimable, c'est douteux ; douce, je n'en crois rien ; mais, a coup sûr, ce fut toujours une femme de tête et de volonté. D'où sortait-elle donc ? Cherchons un peu.

Il y avait jadis, je devrais dire hier, au centre du vieux Lyon aujourd'hui régénéré, quelques-unes de ces rues impossibles dont la rue Noire offrait, de fait et de nom, le type le plus complet. C'est là que l'on trouvait ces maisons couleur de suie, étroites de façade comme des caisses d'horloge, hautes comme des tours, profondes comme des cavernes, froides, humides, moisies. Vue de haut, ce n'était point une rue, à proprement parler, que cette rue Noire, c'était une crevasse. Ce qui grouillait dedans, Dieu le sait, le soleil ne l'a jamais vu ; le jour, refusant d'y entrer, n'en éclairait que les bords supérieurs. C'était donc à ces hauteurs seulement que les ouvriers en soieries, du reste peu nombreux dans ces quartiers, pouvaient trouver assez de clarté pour établir leurs métiers et rajuster leurs fils ténus. Ceci explique l'opinion généralement répandue, malgré l'in-vraisemblance, que M^{me} Terras, FannyBouchut de son nom de famille, avait pu voir le jour dans la rue Noire ; je le veux bien.

Son enfance s'était passée à faire des *caneUes*. Ceux qui ne savent pas ce que c'est peuvent le demander, a Lyon, à peu près a tout le monde. Vive, adroite, intelligente, la petite Fanny avait, dès son adolescence, atteint une perfection précoce dans le tissage des taffetas les plus délicats. Elle avait résolu le problème de faire, éblouissants de fraîcheur, des *roses* et des *blancs* dans la rue Noire. Mais, bientôt orpheline, elle avait vu vendre les humbles ustensiles de travail et le petit mobilier paternels, pour payer les dettes de la succession, mangée par le chômage et la maladie. Restée sans ressources, elle ne se découragea point : abandonnant